

CONGO

par
DAVID
VAN REYBROUCK

Traduit du néerlandais par l'Atelier de traduction (2011) de
l'Institut Néerlandais de Paris, sous la direction d'Isabelle Rosselin.

Publié dans *Septentrion* 2012/1.

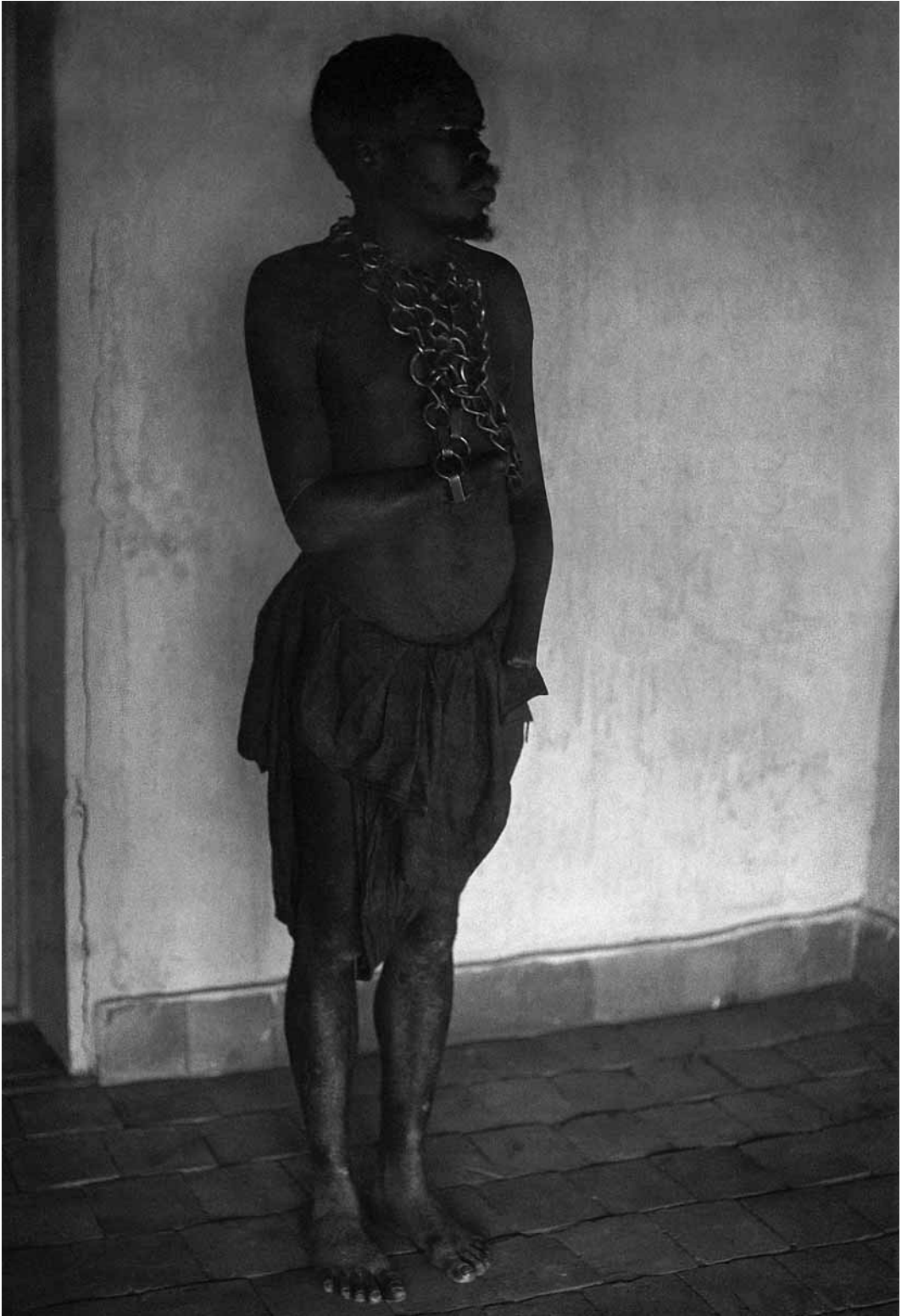
Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

Pour le fidèle lecteur de *Septentrion*, David Van Reybrouck (° 1971) n'est certainement pas un inconnu. Cet écrivain flamand, historien des cultures et anthropologue, est l'auteur de monologues pour le théâtre aussi bien que d'écrits non-fictionnels; il a aussi publié des œuvres de fiction en prose et des poèmes. Ces dernières années, il s'est également manifesté de plus en plus sur le terrain social. On lui doit notamment l'initiative du sommet citoyen G1000, qui ambitionne d'intéresser davantage le citoyen aux avatars de la politique belge. La création du G1000 repose sur la conviction que les citoyens ont leur mot à dire dans le fonctionnement de la société, y compris entre deux élections.

En 2010, Van Reybrouck a publié *Congo. Een geschiedenis* (Congo. Une histoire)¹, un imposant volume de plus de 600 pages emmenant le lecteur, dans un style alerte et prenant, à la découverte de l'histoire mouvementée et souvent intrigante du Congo, depuis bien avant l'explorateur Stanley jusqu'aux guerres civiles qui sévissent dans l'est du pays, sans oublier l'influence de la Chine durant la dernière décennie. Van Reybrouck a étayé son ouvrage de documents d'archives rares. En outre, il a rencontré sur place des centaines de Congolais issus de toutes les couches de la population. Les entretiens qu'il a eus avec ces témoins s'intègrent à merveille dans la fluidité du récit.

Congo. Een geschiedenis a été couronné de nombreuses et prestigieuses distinctions dans le monde néerlandophone. Tout porte à croire que le lecteur francophone sera passionné par la traduction à paraître aux éditions Actes Sud, qui ont déjà publié précédemment les versions françaises d'autres œuvres de Van Reybrouck. Cette fois, le texte français sera signé Isabelle Rosselin. On en trouvera ci-après un avant-goût, en l'occurrence deux extraits du début qu'elle a traduits en collaboration avec l'Atelier de traduction de l'Institut Néerlandais de Paris.

Note : Voir *Septentrion*, XL, n° 1, 2011, pp. 95-97.



Sans titre, 1903 © musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren.

ICI COMMENCE LA TERRE

C'est encore la mer, bien sûr, mais on voit que quelque chose a changé, une nuance dans la couleur. Les vagues, larges et basses, continuent d'onduler gentiment, et il n'y a encore que l'océan, mais le bleu se tache peu à peu de jaune. Cela ne donne pas du vert, comme on l'a retenu de la théorie des couleurs, mais une eau trouble. L'azur éclatant a disparu, l'ondulation turquoise sous le soleil de midi n'est plus. Le cobalt insondable d'où surgissait le soleil, l'outremer du crépuscule, le gris de plomb de la nuit: fini.

À partir de là, tout n'est que soupe.

Une soupe jaunâtre, ocre, rouille. On est encore à des centaines de milles marins de la côte, mais on le sait: ici commence la terre. La force avec laquelle le fleuve Congo se jette dans l'océan Atlantique est telle, qu'elle en change la couleur, sur des centaines de kilomètres.

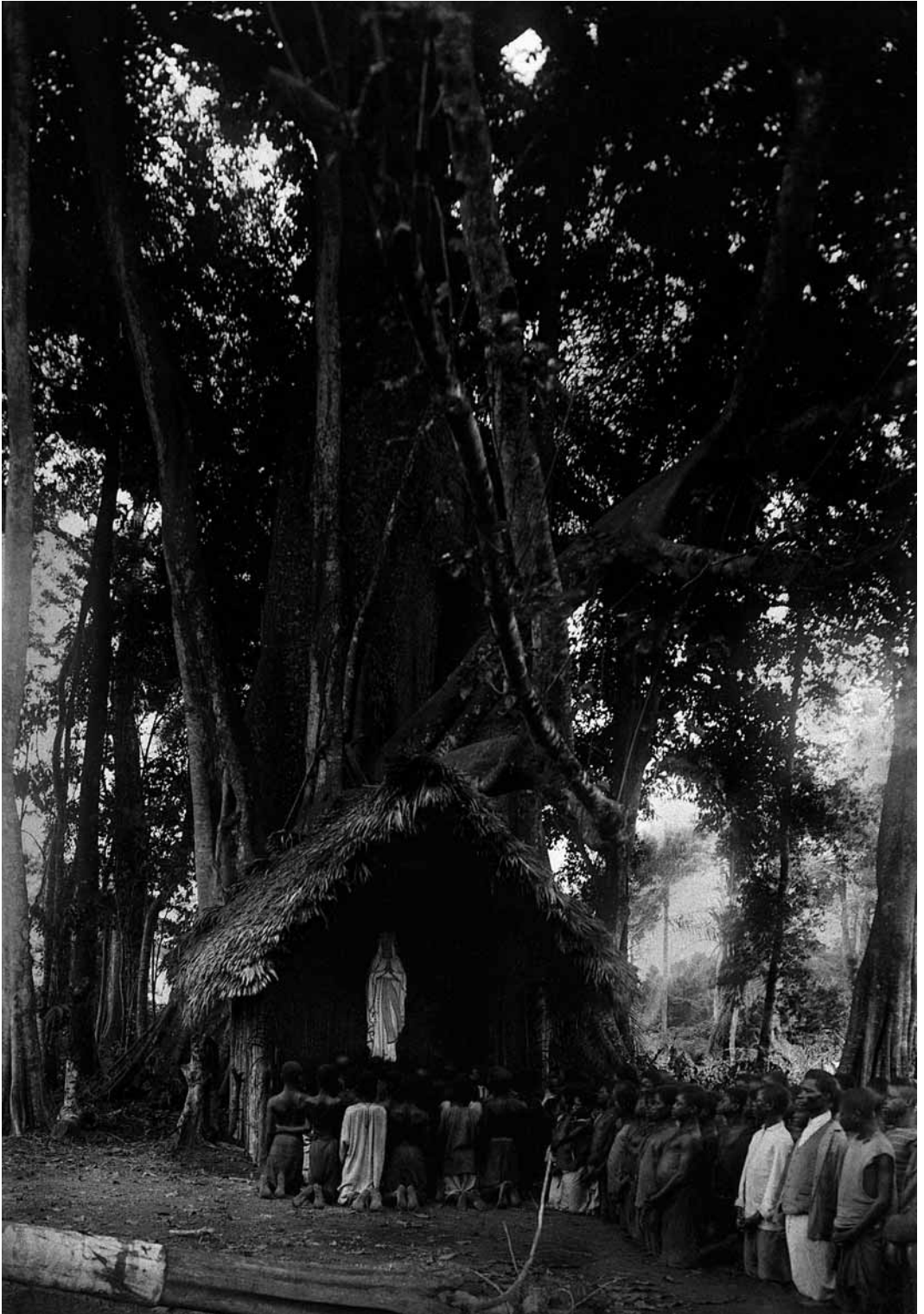
Le voyageur qui prenait pour la première fois le paquebot pour le Congo pensait en voyant cette altération de couleur qu'il était presque arrivé. Mais l'équipage et les anciens de la colonie faisaient vite comprendre au nouveau venu qu'à partir de là, il restait deux jours de navigation, deux jours au cours desquels il verrait l'eau brunir, se salir toujours plus. Debout contre le bastingage à l'arrière du bateau, il constatait le contraste grandissant avec l'eau bleue de l'océan que l'hélice continuait de faire remonter des profondeurs. Au bout d'un certain temps, il voyait dériver de grosses touffes d'herbe, des mottes, des îlots, que le fleuve avait recrachés et qui à présent ballottaient, égarés sur l'océan. Par le hublot de sa cabine, il distinguait des formes lugubres dans l'eau, «des morceaux de bois et des arbres déracinés, arrachés depuis longtemps à la sombre forêt vierge, car les troncs noirs étaient dépourvus de feuilles, et les moignons dépouillés de grosses branches tournoyaient parfois à la surface avant de sombrer à nouveau».

Les images satellite le montrent clairement: une tache brunâtre qui au plus fort de la saison des pluies s'étend sur huit cents kilomètres à l'ouest. On dirait que le continent fuit, les océanographes parlent d'«éventail du Congo» ou de «panache du Congo». Quand j'en ai vu pour la première fois des photos aériennes, je n'ai pu m'empêcher de penser à quelqu'un qui s'est ouvert les poignets et les maintient sous l'eau, éternellement. L'eau du Congo, le deuxième fleuve le plus long d'Afrique, se propulse littéralement dans l'océan. Comme le fond est rocailleux, l'embouchure du fleuve reste relativement étroite. Contrairement au Nil, le Congo n'a pas donné naissance à un delta paisible s'ouvrant sur la mer, mais son énorme masse d'eau est expulsée vers l'extérieur comme par un trou de serrure.

La couleur ocre vient du limon que le fleuve Congo charrie tout au long de son voyage de 4700 kilomètres: depuis sa source située en altitude dans l'extrême sud du pays, à travers la savane aride et les marais couverts de lentilles d'eau du Katanga, le long de l'immense forêt équatoriale qui couvre presque toute la moitié nord du pays jusqu'aux paysages changeants du Bas-Congo et aux mangroves fantomatiques de l'embouchure. Mais la couleur vient également des centaines de rivières et d'affluents qui ensemble forment le bassin du Congo, une région de quelque 3,7 millions de kilomètres carrés, plus d'un dixième de toute l'Afrique, correspondant en grande partie au territoire de la République du même nom.

Toutes ces particules de terre, tous ces fragments abrasés d'argile, de glaise, de sable sont emportés par le courant, en aval, vers le large. Parfois, leur mouvement se suspend avant de reprendre imperceptiblement, parfois ils culbutent dans une fureur déchaînée, où le jour se mêle à l'obscurité et à l'écume. Parfois ils restent accrochés. À un rocher. À une berge. À une épave de bateau rouillée qui hurle en silence aux nuages et autour de laquelle s'est formé un banc de sable. Parfois ils ne rencontrent rien, rien du tout, sinon l'eau, une eau toujours différente, d'abord douce, puis saumâtre, et enfin salée.

Ainsi commence un pays: loin de la côte, dilué dans une très grande quantité d'eau de l'océan.



Mission Saint-Albert au lac Léopold II. Enfants priant pour la guérison de la reine, sans date
© musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren.

LE BLANC DU MANIOC SÉCHÉ

Vu du ciel, Kinshasa ressemble à une reine termite, monstrueusement enflée, en proie à une agitation frémissante, toujours s'affairant, toujours grossissant. Sous une chaleur écrasante, la ville s'étend le long de la rive gauche du fleuve, avec en face sa sœur jumelle Brazzaville, plus petite, plus fraîche, plus rayonnante. Les tours de bureaux y ont des façades en verre miroir. C'est le seul endroit au monde où deux capitales peuvent se regarder, mais Kinshasa voit dans Brazzaville le reflet de sa propre misère.

Kinshasa a une palette de couleurs variée, mais ce ne sont pas les pigments éclatants d'autres villes inondées de soleil. On n'y voit jamais les couleurs saturées de Casablanca, jamais les coloris chauds de La Havane, jamais les teintes rouge intense de Bénarès. À Kinshasa la moindre petite couche de peinture se décolore si vite que les gens ne semblent plus vouloir faire d'efforts: les couleurs délavées sont devenues une esthétique en soi. Les pastels dominent, coloris dont raffolaient déjà les missionnaires. De la plus modeste boutique où l'on vend du savon et des minutes d'appel, aux volumes exubérants d'une nouvelle église pentecôtiste, les murs sont immanquablement peints en jaune terne, vert terne ou bleu terne. Comme si des néons restaient allumés pendant la journée. Les murailles de casiers de coca-cola entassés dans la cour de la brasserie Bralima ne sont pas rouge écarlate mais rouge mat. Les chemises des agents de la circulation ne sont pas jaune vif mais couleur d'urine. Et sous un soleil éclatant, même les couleurs du drapeau national flottent, plutôt pâles, dans le vent.

Non, Kinshasa n'est pas une ville bigarrée. La terre n'y est pas rouge, comme ailleurs en Afrique, mais noire. Sous la fine couche de peinture pastel perce toujours la grisaille des murs. Lorsque les maçons font sécher leurs briques au soleil le long du boulevard Lumumba, on voit tout un nuancier de gris: des briques humides gris foncé, à côté de briques gris souris, à la texture de cuir, à côté d'exemplaires gris cendré. La seule couleur qui se détache réellement c'est le blanc du manioc séché, appelé aussi cassave, le tubercule qui constitue l'aliment de base dans une grande partie de l'Afrique centrale. Les bassines en plastique remplies de farine que vendent des femmes accroupies, brillent si fort qu'elles les obligent à plisser les yeux. À côté d'elles s'entassent des montagnes de racines de manioc, de grosses souches d'un blanc aveuglant qui font penser à des défenses sciées en morceaux. Quand on voit du ciel ces tas désordonnés, on a l'impression que le sol montre les dents, furieux et apeuré comme un babouin. Une grimace. Les dents de travers d'une ville grisâtre. Mais d'un blanc éclatant, ça oui. D'un blanc irréprochable.

Imaginons que l'on survole la ville comme un ibis. On voit un échiquier de toits rouillés en tôle ondulée, des parcelles de feuillage vert foncé. La grisaille de la *citée**, les quartiers populaires de Kinshasa qui n'en finissent pas. On décrit des cercles au-dessus de quartiers aux noms chargés comme Makala, Bumbu et Ngiri Ngiri, et on descend vers Kasavubu, un des plus anciens quartiers d'«indigènes», le terme désignant les Congolais à l'époque coloniale. On aperçoit l'avenue Lubumbashi, un axe rectiligne sur lequel débouchent de nombreuses rues et ruelles, mais qui n'a jamais été goudronné. C'est la saison des pluies, il y a des flaques de la taille d'une piscine. Même le chauffeur de taxi le plus habile s'embourbe. Une boue noire comme de l'encre est projetée dans un crissement de pneus, souillant les flancs de sa Nissan ou sa Mazda bringuebalante mais fraîchement lavée.

Laissons-le à ses jurons et poursuivons notre vol vers l'avenue Faradje. Dans la cour intérieure du numéro 66, au-delà du mur en béton hérissé de tessons de verre, au-delà de la porte en métal noire, il y a quelque chose de blanc qui brille. Zoomons. Ce n'est pas du manioc, ni de l'ivoire. C'est du plastique. Du plastique moulé par injection, blanc, dur. C'est un pot. Un enfant est assis dessus, une adorable fillette d'un an. Sa coiffure: une plantation de petits

palmiers attachés sur la tête par des élastiques jaunes et rouges. Sa robe jaune à fleurs est drapée autour de ses fesses. Pas de culotte à ses chevilles: elle n'en a pas. Mais elle fait ce que font les enfants d'un an partout dans le monde quand ils ne comprennent pas pourquoi il faut absolument rester assis sur le pot: furieuse, elle pleure à vous briser le cœur.

Je la vis assise là, le jeudi 6 novembre 2008. Elle s'appelait Keitsha. Pour elle, ce fut une après-midi traumatisante. Non seulement on l'empêchait de se soulager spontanément, mais elle fut aussi obligée d'assister au spectacle le plus effrayant qu'elle eût jamais vu dans sa courte vie: un Blanc, chose qu'elle ne connaissait qu'à travers sa vieille poupée Barbie invalide, mais qu'elle voyait à présent en chair et en os, grandeur nature, en plus avec deux jambes.

Keitsha devait rester toute l'après-midi sur le qui-vive. Alors que les membres de sa famille discutaient avec ce curieux visiteur et allaient jusqu'à partager avec lui des bananes et des arachides, elle resta à bonne distance, fixant pendant de longues minutes la main de cet homme qui lui aussi piochait dans le sachet d'arachides, dans un bruit de froissement.

Heureusement je n'étais pas venu pour elle, mais pour son aïeul Nkasi. Je laissai derrière moi la cour intérieure et la fillette en larmes quand j'écartai le drap fin. Je fus plongé dans la pénombre. Alors que mes yeux essayaient de s'y accoutumer, j'entendis le toit craquer sous la chaleur. De la tôle ondulée, bien sûr. Et des murs bleu délavé, comme partout ailleurs. «*Christ est dieu**» y avait-on écrit à la craie. À côté quelqu'un avait griffonné au charbon de bois une liste de numéros de portables. La maison comme carnet d'adresses, car depuis des années le papier est hors de prix à Kinshasa.

Nkasi était assis au bord de son lit. La tête baissée. De ses vieux doigts, il essayait de finir de boutonner sa chemise. Il venait de se réveiller. Je m'approchai et le saluai. Il leva les yeux. Ses lunettes étaient retenues par un élastique qui faisait le tour de sa tête. Derrière les verres épais et couverts de rayures, je distinguai des petits yeux humides. Il lâcha sa chemise et prit ma main entre les siennes. Des doigts encore remarquablement vigoureux.

«*Mundele*», marmonna-t-il, «*Mundele!*» Il paraissait ému, comme si nous ne nous étions pas vus depuis des années. «Blanc.» Sa voix ressemblait à un engrenage fatigué, rouillé qui se met lentement en mouvement. Un Belge dans sa maison ... après tant d'années ... Dire qu'il lui était encore donné de vivre ça.

«*Papa** Nkasi», dis-je en m'adressant à la pénombre, «je suis très honoré de vous rencontrer». Il me tenait encore la main, mais me fit signe de m'asseoir. Je repérai une chaise de jardin en plastique. «Comment allez-vous?»

«Aaah», gémit-il derrière ses lunettes, si rayées que l'on ne voyait plus ses yeux, «ma *demi-vieillesse** me joue des tours.» À côté du lit était posé un bol contenant des crachats. Sur le matelas défraîchi il y avait une poire à lavement. Le caoutchouc avait fait son temps. Ici et là des fragments d'emballage de médicament. D'un coup, sa propre plaisanterie le fit rire.

Quel âge cela pouvait-il bien faire, cette demi-vieillesse? Il avait l'air du Congolais le plus âgé que j'eusse jamais rencontré.

Je n'eus pas à me poser la question longtemps. «*Je suis né en mille huit cent quatre-vingt-deux**».

Extraits de *Congo. Een geschiedenis* (Congo. Une histoire), De Bezige Bij, Amsterdam, 2010, pp. 11-12 et 14-17.

La version française de ce livre paraîtra aux éditions Actes Sud d'Arles en septembre 2012.

La traduction sera de la main d'Isabelle Rosselin.

Note : * En français dans le texte original.